

PETIT  
PARIS

COURRIER DES

DAMES

Rue Drouot

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

## MODES

Il est plus difficile de faire des façons nouvelles en lingerie que d'inventer du nouveau pour nos costumes ; aussi est-ce une bonne fortune pour nous que des modèles inconnus et réellement jolis. La lingerie est aujourd'hui d'une recherche et d'un luxe qui la font marcher de pair avec les plus riches toilettes. La dentelle y est employée à profusion ; la belle soie molle se transforme en jupon, en dessus de corset, en chemise ; mais là doit s'arrêter son emploi dans le domaine intime, les chemises et les pantalons en surah nous paraissant d'un goût douteux. Les sauts du lit sont préférables en beau piqué molletonné ou en fin molleton de laine ornements de dentelle torchon et de bandes festonnées en soie de ton clair, assortie à la couleur du molleton ; le jupon courant se fait de ce même molleton, et se garnit de plusieurs plissés rehaussés d'une dentelle montée sous le bord dentelé, festonné de soie ; il sera très-peu large pour être plus chaud, il est coupé horizontalement sous la tournure, où l'on rapporte un plissé enjolivé comme ceux du devant. Un ruban de soie sur la couture de réunion attaché par de longues coques à pans. Le jupon en surah se fait plus large ; surchargez-le de plissés en surah et en dentelle, de volants froncés, de nœuds en satin ou en moire, disposez le tout pour qu'il fasse volume dans le bas et vous recouvrirez de cet suprême élégance le jupon



Costume en moire et cachemire gros vert. — Manteau de pluie en escot.

De madame Hubler, 30, rue de Clichy.

duvet des jours froids. Le jupon en faille ou taffetas noir est le seul à peu près porté en hiver avec le costume noir ; il maintient mieux la jupe que le jupon blanc, parce qu'il est moins susceptible de se chiffon-



ner et que le soutien qu'il donne est nécessaire à la jupe, sans garniture, des costumes nouveaux.

Voici un modèle de chemise de nuit excessivement joli. L'encolure très-large est resserrée par de nombreux rangs de fronces, ainsi que le devant et le bas de la manche qui reçoivent des dentelles. Cette façon pelisse est très-bien appropriée à cette lingerie. Une autre est princesse, avec des pinces qui viennent mourir dans la jupe; deux dentelles en regard devant et des rubans noués dessus. Les chemises de jour ont aussi leur part de nouveauté — nous ne parlons que de la lingerie fine, la lingerie courante gardant ses formes carrées, arrondies, garnies de fine broderie — elles se font avec de petits goussets plissés, piqués et enjolivés de points de fantaisie, l'encolure composée d'entre-deux et de dentelle de Valenciennes avec un semblant de manche en dentelle. Au bas de la chemise, un volant avec Valenciennes surmonté de petits plis, un entre-deux pour tête; le chiffre enlacé, assez grand, avec jours et fines fleurettes au plumetis.

Un autre modèle a une pièce faite d'entre-deux brodés et de dentelle, le tout disposé verticalement; pièce ronde au bord supérieur et formant pointe à la poitrine et au dos; à l'entournure, dans le bas, un entre-deux brodé et une dentelle.

Les dessus de corset en surah n'ont point de manches; au décolleté et à l'entournure une dentelle plissée, et une engrelure dans laquelle passe une petite comète en satin pour coulisse; on les garnit encore d'un plissé de tulle qui fait chemisette comme au corsage de bal. On fait des demi-peignoirs pour la coiffure en fine percale, les plus coquets sont cintrés au dos et se croisent devant; la manche large pour dégager le bras; on met au contour un bouillonné dans lequel passe un ruban de couleur, et un volant de nanzouck clair; d'autres, encore plus coquets, sont en mousseline avec doublure de surah; pour garniture une dentelle suisse coquillée et des nœuds en ruban; les plus simples sont en sherthing ou en madapolam, avec un grand empiècement auquel le demi-peignoir se monte par des fronces; la manche à la religieuse rabattue en revers; au contour une bande festonnée. Nous avons oublié, en parlant des jupons, de nommer, pour le costume de diner — costume habillé — le jupon en faille crème, orné d'un ruché pivoine et serré vers le milieu par un coulissé en ruban.

Quant aux parures, il y en a une telle variété que nous n'avons qu'à choisir. Les grands cols se portent encore, mais seulement avec le costume du matin, excepté celui en dentelle *vraie* que l'on met pour les invitations intimes du retour. Le col en mousseline se prolongeant en deux longs pans qui en se nouant forment cravate est joli; il est orné d'une dentelle fron-

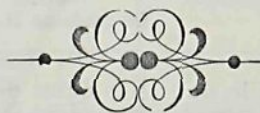
cée; un second rang est monté à un poignet pour être faufilé à l'encolure. Le col en toile est plus ou moins habillé selon qu'il est brodé de plumetis et de jours, orné de dentelle et coupé d'entre-deux; la forme rabattue dégageant le cou va bien aux jeunes femmes un peu fortes, tandis que le col montant à longues pointes rebattues est celui des femmes élancées; les nœuds papillon en dentelle, un très-gros chou de coques en ruban de moire, un nœud à la Collin, en gaze lamée, en sont le complément obligé. Les manches ont des poignets formant entonnoir sortant de la manche plus étroite du corsage; d'autres ont la forme inverse; d'autres se rabattent dessus et restent ouverts sur le côté. Les ruches, les plissés en crêpe lisse unis ou rehaussés de dentelle, les ruchés de dentelle de fantaisie se mettent toujours aux costumes habillés.

Les bonnichons et les coiffures en dentelle ont un air tout plein de grâce qu'ils tiennent des doigts habiles qui les ont chiffonnés. Il nous paraît bien difficile de copier ce léger chiffon à moins que l'on ne soit d'une adresse extrême: il est de ces fantaisies auxquelles la femme la plus adroite ne saurait donner ce tour léger, ce je ne sais quoi qui en est l'essence.

La mode des corsages froncés à l'encolure, au dos, à la taille et aux manches, se maintient si bien que l'on en vient à faire des corsages sans manches ajustées, comme à la visite; on y est emprisonnée à faire plaisir aux extravagantes adoratrices du nouveau et à faire peur aux femmes qui aiment leurs aises. Très-bien fait, ce genre de corsage est joli, même gracieux; mais la femme enfermée dans cette enveloppe ne nous semble pas y être plus commodément que la momie dans ses bandelettes.

Une grande nouveauté dans le domaine des chapeaux, c'est un retour vers des tentatives qui n'eurent pas grand succès il y a quelques années; aujourd'hui a-t-on plus de goût ou l'excentricité est-elle plus dans nos habitudes? *that is the question*. Toujours est-il que le chapeau en peau de chevreau non glacée et en peau de Suède est la *folie* des femmes élégantes. Nous le leur passons encore, s'il a la forme capote et nous dirons même que cette certaine simplicité a bien son *cachet*. Nous avons vu ce chapeau sur la tête de madame M\*\*\*. Forme capote tendue en peau non glacée de couleur Suède foncé; au bord de la passe, appuyant sur les cheveux, deux fines torsades en soie et fil d'or; un haut galon assorti à la torsade serre la calotte et forme sur le côté deux bouclettes plates arrêtées par deux broches dorées; sous le bavolet, un gros ruché de moire Suède et les brides pareilles: un des succès de madame de Pysterveld.

CORALIE L.





EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 157 et 159).

*Costume en moire et cachemire gros vert.* — Le tablier se compose de plis creux en cachemire séparés par une bande de moire; aux lés de derrière un volant à plis creux en moire. La tunique, qui ne prend que des côtés, tombe droite et se chiffonne en poul; la partie droite est coupée, dessus, de longues boutonnères qui semblent maintenir les lés de la tunique. Le corsage en cachemire a la basque évidée devant, sur un gilet carré en moire, qui simule une draperie plate; celle-ci reparait sur le côté, pour se chif-

fonner en coques tombantes fixées sur la basque du dos. Cet arrangement rend l'aspect de la robe princesse; dentelle cernant le gilet. A la manche ronde, parement en moire de forme aigüe surmontant un premier parement boutonné extérieurement.

*Manteau de pluie en escot.* — Le dos est cintré, le devant vague, croisé et boutonné de côté par de larges boutons en corozo. La manche, comme à la visite, suit la couture



Costume en moire noire et tissu indien à fond noir.



Costume en drap pain brûlé orné de broderie.

De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

cintrée, et se fixe jusqu'au bas; elle est doublée de soie noire. Au contour double piqure, ainsi qu'à la poche arrondie et au col rabattu; prix, 35 à 40 fr.

*Costume en drap pain brûlé, orné de broderie.* — Haut de jupe en taffetas; le bas est fait d'un plissé très large en drap. Polonaise très relevée sur les hanches et devant par des fronces; dans les pointes une broderie au passé de ton havane. Un grand col, dont les revers se terminent en pointe sous la taille, est également brodé. Un plissé en satin havane contourne l'encolure et suit intérieurement la pose

des revers du col. Manche ronde, fendue extérieurement, se détachant sur un plissé.

*Costume en moire noire et tissu indien fond noir.* — Jupe en moire, boutonnée sur le côté découvert par la tunique et garnie de trois plissés en satin rabattant l'un sur l'autre. Tunique-châle en tissu indien, relevée sur la hanche et fixée par trois boutons, le côté opposé tombant; derrière, un poul et des plis chiffonnés. Corsage en moire, moins les côtés du devant, qui se font en tissu indien; devant, la basque échancrée dessine une longue pointe. Manche ronde. Manchon assorti à la tunique.



## EXPLICATION DE LA PLANCHE-ANNEXE

*Bande pour ameublement.* — Imberline vieil or; appliques de peluche nacarat, retenues par un double point de Boulogne en laine bronze de deux tons, tiges en soie grenat. Cœur en points noués grenat et jaune d'or; bordure en peluche et points intérieurs en laine bronze.

*Panneau pour panier à bois, sur drap militaire gris.* — Broderie en laine grenat de deux tons et vert bronze pour la bordure extérieure. La bordure intérieure, points de Boulogne bronze formant des carrés, et croix en laine mais. Le dessin du milieu, au point de chaînette pour les tiges, au point lancé et de côté pour les étoiles qui se font grenat de deux tons; et pour le feuillage vert bronze clair, et foncé pour les tiges; les olives extérieures festonnées en laine grenat de deux tons. L'anse et l'intérieur du panier recevront la bande qui répète la bordure extérieure.

*J. H.*, lettres pour draps, plumetis.

*J. H.*, pour mouchoir.

*C. H.*, pour mouchoir.

*C. H.*, pour drap.

*T. M.*, pour taie d'oreiller.

*L. M.*, pour taie d'oreiller.

*A. M.*, monogramme pour nappe d'autel.

*Couvre-assiette en toile, broderie Richelieu sur étamine.*

*Deux entre-deux pour lingerie application de jacons sur tulle grec moyen.*

*Bande, même genre.* — Serviette à œufs ou à marrons, en batiste écrue brodée en coton rouge de trois tons; les deux tons clairs pour les rosaces, le ton foncé pour l'encadrement, les longues tiges en blais et leurs petits motifs.

## EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORÉE 4335

## TOILETTES DE VILLE

*Costume en cachemire et satin vert bronze.* — La jupe en satin, appliquée dans le bas d'une belle broderie en chenille et perles dépassées par un frisottant. La polonaise en cachemire enveloppe la jupe et se relève très haut, des côtés, par des cordelières en soie à longues aiguillettes, lesquelles serrent le pof; l'acée derrière, l'encolure est froncée de plusieurs rangs de fronces, se terminant par un ruché; à la manche, un parement brodé. Col et poignet en toile. — Bottes en chevreau vernis. — Gants de Suède. —

Chapeau en feutre vert bronze, garni dessus et sous la passe relevée de nœuds en ruban de satin.

*Manteau en drap loutre appliqué de velours.* — Forme visite; sous la taille trois plis formant tuyau, sont pincés par un nœud à longs pans en moire assortie à la couleur du drap; il est fermé devant par de beaux brandebourgs en chenille. Dans le bas, à la manche et à l'encolure, belle frange de chenille. — Chapeau en feutre mou, orné de velours et de plumes ombrées capucines.

## CHRONIQUE

J'ai constaté dimanche dernier que la messe d'une heure à la Madeleine commence à reprendre sa physionomie habituelle. Aux mois d'août et de septembre les trois-quarts des chaises y sont inoccupées; à la Toussaint, les vides sont rares; en janvier, il faut chercher une place quand on arrive à l'Épître.

Eh! quoi! allez-vous me dire, seriez-vous par hasard une habituée de la messe des paresseuses, de la messe de celles qui vont prier Dieu pour voir et être vues?

Hélas! j'ai beaucoup de raisons pour prier Dieu et fort peu pour désirer d'être vue. D'autres part, je nie absolument que la messe d'une heure soit, sans distinction, celle des paresseuses. Comment! Est-ce donc être si indolente, que d'avoir, dans une de ces matinées Parisiennes qui commencent toujours tard, terminé sa toilette, donné ses ordres, soigné sa famille et son intérieur, lu son courrier, expédié le déjeuner, de façon à mettre le pied sur la première marche du peron au moment où l'aiguille dorée de l'horloge pneumatique fait son cinquante-neuvième saut après midi?

Il est vrai que tout le monde n'a pas cette exactitude et vous verrez tout à l'heure la petite madame D\*\*, faire son entrée à la communion — ou même après — avec une moue délicate et contrite, toute rose de s'être tellement dépêchée, ayant l'air de prendre Dieu et les hommes à témoin des tours de force qu'elle a dû accomplir pour être prête de si bon matin. Elle est bien malheureuse; toutes les places sont prises et elle serait obligée de rester debout si Brama (pas le Dieu des Hindous, mais le chaisier en chef de la Madeleine) ne venait à son aide. Il la regarde s'avancer de ses petits yeux clignotants, les lèvres avancées, le crâne rubicond coupé en travers de trois mèches grisonnantes, semblables aux nuages allongés qui barrent le couchant; rasé comme un diplomate. Froid et sévère, mais au fond paternel, il lui montre une chaise où elle parvient, en dérangeant huit personnes, juste à temps pour incliner sous la bénédiction du prêtre, son chapeau fraîchement sorti de chez Virot.

Oui, je suis habituée à cette messe, et j'aime mon





*Falconer imp Paris*

4335

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS Rue Drouot, 2.  
 Coiffures de M<sup>lle</sup> Vidal, 104, r. Richelieu - Etoffes Cachemire de la Comp<sup>ie</sup> des Indes.  
 34, B<sup>oulevard</sup> Haussmann - Parfumerie de la M<sup>lle</sup> Guerlain, 15, r. de la Paix.



église où la prière n'est troublée par aucun bruit, où les pas des fidèles et les évolutions des chaises sont étouffées par d'épaisses nattes. A peine, de loin en loin, le suisse plus haut et plus large que nature, aux favoris d'amiral, un peu voûté sous le poids de ses épaulettes massives, répète automatiquement son appel : *Bour l'endredien de l'église*. Ce colosse ferait un époux assorti à la statue de Strasbourg assise, pas bien loin, sous ses crêpes, ses drapeaux et ses colonnes d'immortelles.

Mais déjà les fidèles se retirent et une autre voix plaintive, éplorée, gémissante se fait entendre. Est-ce Rachel pleurant ses fils et ne voulant pas être consolée parce qu'ils ne sont plus ? Non ; c'est la dame patronnesse agitant sa bourse de velours et implorant l'aumône pour les pauvres.

Les lourdes portes de bronze ont tourné sur leurs gonds, laissant l'éclat ensoleillé du jour pénétrer dans le lieu saint. Lentement on sort, en faisant de son misel un écran pour les yeux éblouis. La demi-heure du bon Dieu est passée ; on rentre dans le monde qui vous attend de l'autre côté du seuil sacré, avec ses curiosités, ses coquetteries, ses médisances. Une haie d'élégants de tous les âges, toujours les mêmes, s'est déjà formée sous les colonnes, les chapeaux luisants se soulèvent, les mains finement gantées se serrent ; mille groupes se forment, descendent lentement le perron, tantôt les jupes balayant fièrement le marbre, tantôt les petits pieds se montrant sous le costume court ; il n'existe pas un endroit semblable pour juger une toilette et une femme. En face de l'immense péristyle, dont les marches disparaissent sous la lente cascade du velours et du satin, on découvre la plus belle place de l'Univers, et, tout au fond le Palais Législatif, temple de tout le monde, faisant pendant au temple d'Un Seul.

C'est ainsi que je me figure le grand escalier de Versailles, quand, par une belle journée, le grand roi le descendait appuyé sur sa haute canne, suivi de la foule parée des courtisans et des dames. Comment la sortie de la messe d'une heure à la Madeleine n'a-t-elle pas tenté le pinceau d'un peintre habile comme elle vient de tenter celui de la pauvre chroniqueuse ?

Cependant, tout en bas, près de la grille, les gourmets et les méchants forment de redoutables conciliabules auxquels rien n'échappe. Là on rit de quelques pauvres Anglaises descendant gauchement, coiffées de petites toques semblables à des casquettes mises à l'envers, les épaules couvertes de leurs affreux camails de fourrures. On déclare que madame X\*\*\* a vieilli ; que madame Y\*\*\* s'habille trop mal ; que madame Z\*\*\* se met trop bien. Là, pendant l'été on s'amuse à voir le défilé de la famille de Lesseps et des sept enfants tous vêtus en matelots, avec le nom de chacun sur le ruban du chapeau. On se demande déjà si l'on reverra cet hiver le fameux manteau de loutre de madame X\*\*\*, facturé six-cents francs, bien qu'il en ait coûté deux mille quatre. On remarque que le hasard intelligent amène toujours les mêmes rencontres ; on flaire les scandales, on pronostique les mariages, et l'on finit par s'en aller quand tout le monde est parti, après avoir donné plus de profit au diable en cinq minutes que le bon Dieu n'a reçu d'hommages pendant une demi-heure.

\*\*\*

On dit avec raison que les étrangers font vivre les Parisiens, mais je doute que les insulaires qui viennent de nous quitter aient laissé beaucoup d'argent chez les lingères, les tailleurs et les bijoutiers. Je veux parler des sauvages de la Terre de Feu qui ont reçu, pendant deux mois, au Jardin d'Acclimatation, une hospitalité qui ne semble pas les avoir acclimatés le moins du monde. Au milieu d'une vaste pelouse entourée d'un grillage, pareille à l'enclos où paissent à cent pas de là, les zèbres de l'Équateur et les cerfs d'Amérique, ces malheureuses bêtes humaines passaient leurs journées, assises, environnées d'un cercle de spectateurs qui leur accordaient le même genre d'attention, sinon les mêmes égards qu'aux singes, bien plus amusants d'ailleurs, nouveauté à part.

O mystère ! un même Dieu est mort pour les membres de l'Institut et pour ces pauvres êtres qui ne connaissent même pas l'adoration grossière du Manitou ! Ces malheureux, grelottants sous la peau du renard qui les couvre mal, sont les frères de ces élégants citadins qui leur jettent, comme à des bêtes fauves, du pain et des gâteaux à travers les barreaux de leur cage !

Ils étaient, quand je vins leur faire ma visite d'adieu, gravement rangés en cercle autour de leur grand feu dont quelques vieilles chaises formaient l'aliment. Ce combustible manquait de couleur locale, mais on ne la retrouvait que trop ailleurs. Armée d'une branche d'arbre, une femme retirait du brasier une série d'objets informes que je pris d'abord pour des briques. Je me trompais ; c'étaient des morceaux de viande. Cette cuisine sommaire terminée, le repas commença plus horrible encore, car on devine que les fourchettes et les couteaux brillaient... par leur absence. Accroupi en face de sa mère, un enfant attendait qu'elle déchirât avec ses dents les lambeaux trop gros pour sa petite bouche. Un jour, rentré dans son île glaciale, située aux derniers confins de la terre habitée, cet enfant devenu homme racontera à des auditeurs incrédules qu'il est resté sans souffrir de la faim pendant — mais il ne pourra pas dire pendant combien de temps — puisque le temps n'existe pas pour eux et qu'ils n'ont pas l'idée de le mesurer.

Je frissonnais en pensant que ces mâchoires avides ont broyé de la chair humaine. Ces misérables sont anthropophages, mais, comme on dirait devant le Jury, avec circonstances atténuantes. Dans les bonnes années, ils ne mangent que les vieillards et les malades, les non-valeurs, en un mot. Mais quand les temps sont durs, le tour des femmes arrive, et il arrive souvent, car les famines sont fréquentes à la Terre de Feu.

Pendant leurs hideux festins, madame Geoffroy Saint-Hilaire pénétra dans leur enceinte et s'approcha d'eux, suivie dans ses moindres mouvements par leurs regards obliques. Tel un chien rongeur un os surveille en grondant l'inconnu qui veut rôder trop près.

Ils sont partis et j'en suis bien aise, car je trouve à ces exhibitions quelque chose de dégradant pour la majesté humaine. Ils sont partis sans qu'on soit parvenu à leur faire comprendre ce que c'est qu'un lit, une pièce de monnaie, un outil. Ils remportent dans leurs épaisses chevelures la vermine qui les peuplait au moment du départ. On n'a pas pu saisir un mot de  
(La suite à la page 164.)



N<sup>o</sup> 1 et 2. Costume en surah et paramata noir. — Jupe en taffetas garnie d'un haut volant en surah, disposé en plis creux ornés d'appliques de passementerie perlées. L'espace qui sépare les plis est divisé en trois parties par plusieurs rangs de fronces. Tunique en paramata, relevée au côté droit par une belle applique frangée et perlée ; derrière, le drapé descend de chaque côté en spirale. Corsage à basque, celle du dos découpée en deux pattes se détachant sur un plissé à plis creux, lequel a la longueur de la basque de côté où il s'ajuste par une couture. Devant, un fichu en surah prend sous un col rabattu et ouvert ; il se fronce sous la poitrine, et le bas entouré de dentelle fait gilet. Manche avec parement échanuré à la couture intérieure et cerné de dentelle.



N<sup>o</sup> 1. Costume en surah et paramata noir (devant). De madame Hubler.

N<sup>o</sup> 3. Rosace en lacet ondulé avec crochet pour couvre-lit, édredon, etc., etc. — Modèle, grandeur naturelle, d'une rosace en lacet et d'une petite réunissant les grandes. Pour la rosace centrale, il faut tailler un morceau de lacet donnant douze ondulations, et quelques millimètres de plus pour la couture qui doit fermer le rond. Prendre du fil D. M. C. 60 et un crochet fin. Piquer le crochet dans le bord de l'ondulation et sortir le fil, le piquer dans l'ondulation suivante en coulant le fil et en serrant le point pour former le centre de la rosace. Arrivé au commencement, fermer le rond ; faire 3 m. en l'air. Travailler sur l'envers de la rosace en prenant le lacet à la hauteur correspondante à celle des 3 m. en l'air. On passe le crochet dans le lacet en prenant alternativement la partie double et les deux bords, ceux-ci ensemble, pour maintenir le centre. Arrivée au point de départ, faire une chaînette de 9 m. qui remontera le fil à la partie creusée du lacet et faire comme il vient d'être expliqué, mais en séparant chaque maille, faite en prenant le lacet, par 3 m. en l'air.

Bord de la rosace : Tailler un morceau de lacet ayant douze ondulations, réunir les deux bouts par une couture. Attacher le fil, de côté, dans la partie creuse et faire 8 m. en l'air,

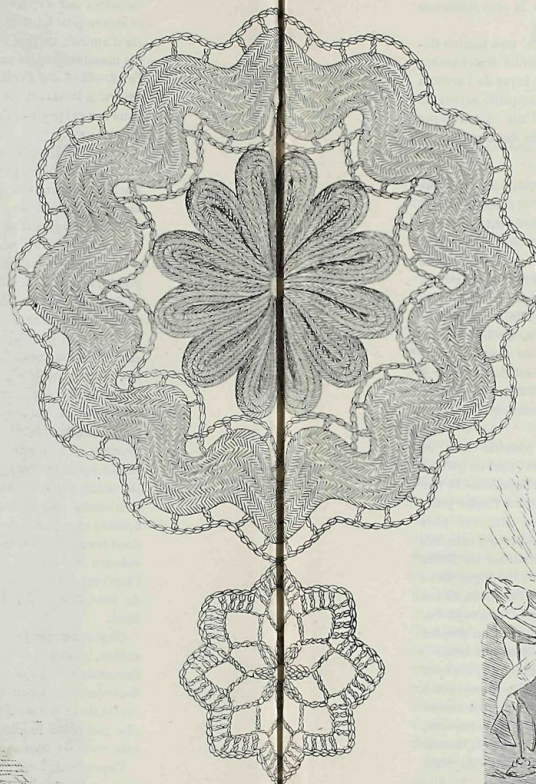
1 bride double dans l'ondulation à cinq millimètres de l'attache du fil, 5 m. en l'air, couler le fil dans le haut d'une branche de la rosace centrale, que ce tour attache à la bordure ; 5 m. en l'air, 1 bride double à cinq millimètres de la dernière, 5 m. en l'air, 1 bride double à cinq millimètres, 1 bride sur l'ondulation suivante faite à la hauteur de la dernière de l'ondulation précédente. Continuer ainsi pour réunir les autres branches.

Tour extérieur : Attacher

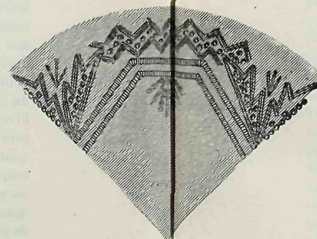


N<sup>o</sup> 4. Manteau en drap loutre, de madame Hubler. (Le patron découpé paraîtra le 12 Novembre.)

MODELE DE MADEMOISELLE KER, 3, RUE DE ROHAN  
N<sup>o</sup> 3. Rosace en lacet ondulé avec crochet, pour couvre-lit et rideau.



Petite rosace au crochet réunissant les grandes rosaces en lacet ondulé.



N<sup>o</sup> 6. Rond du bonnet grec.

le fil de côté dans la partie creuse et faire 18 m. en l'air, 1 bride double sur l'ondulation suivante en regard de l'attache du fil, 9 m. en l'air, 1 bride double, 9 m. en l'air, 1 bride double, 9 m. en l'air, 1 bride double, cette dernière faite de côté dans la partie rentrante. Pour l'espace à laisser entre les brides doubles, s'inspirer du dessin.

Petite rosace : Faire une chaînette de 15 m., former une longue bouclette en passant le fil dans la première



N<sup>o</sup> 5. Costume en paramata et surah noir (dos). De madame Hubler.

Dernier tour : Faire sur la première moitié de la chaînette 4 brides doubles séparées par 1 m. en l'air, en passant sous celle-ci 1 m. de la chaînette ; après la quatrième bride faire 5 m. en l'air, 1 bride dans la même maille que la dernière faite, 1 m. en l'air ; faire pour cette seconde moitié comme pour la première. Après la dernière bride, faire 1 m. en l'air, couler le fil dans la maille du milieu des trois du tour précédent, et recommencer les brides doubles.

N<sup>o</sup> 4. Manteau en drap loutre garni de piqûres et de liserés de même ton. — Dos cintré par trois coutures, le devant boutonné droit. Le milieu du dos, cintré par une couture, se prolonge en deux pans qui se relèvent en coques sur un plissé rapporté dessous et qui complète le dos du manteau. Ce plissé se réunit au petit côté et se maintient à l'envers sur une bande plate. La manche bonne femme se monte au petit côté du dos et se fronce légèrement ; le bord se rejette en revers.

N<sup>o</sup> 5. Manteau en drap noir imperméable, garni de passementerie et de piqûres. — Le dos a une couture cintrée ; plus bas que la taille se pose un plissé qui fait soullet. Le devant, droit, forme sur le côté deux plis creux qui partent de l'entournure du dessous de la manche ; au-dessus, forme par le dos, s'ajoute un large biais fixé au manteau par une plaque de passementerie à glands ; ce biais diminue progressivement jusqu'à la couture de la saignée. Deux cols rabattus. Les contours ornés de plusieurs rangs de piqûre.

N<sup>o</sup> 5. Manteau en drap imperméable noir. De madame Hubler.



leur langue. A-t-on essayé de leur apprendre qu'il y a un Dieu !

Nous trouvent-ils supérieurs à eux ? envient-ils nos vêtements, nos maisons ? il est probable que non. Regrettent-ils leur patrie ? j'en doute fort. Ainsi ils auront traversé notre civilisation sans en rapporter un atome ; toute notre science, toute notre richesse sera impuissante à améliorer le sort de ces malheureux assis à l'ombre de la mort. Tous les lingots des caves de la Banque ne vaudraient pas pour eux, quand ils seront rentrés dans leur enfer terrestre ; un bracelet de corail ou l'os pointu qui arme leur lance. Peut-être regretteront-ils pendant quelques jours les beefsteaks du Bois de Boulogne, et encore qui sait ? Les vieillards Fuégiens ont peut-être pour eux une saveur préférable.

Telles étaient les pensées qui me serraient le cœur tandis que la foule en gaité distribuait ses lazzis. Une des femmes avait fini par apprendre à envoyer des baisers aux spectateurs. Quelle femme et quels baisers ! Et tout près de moi, une mariée du matin en robe blanche et couronne d'oranger, riait des gambades des deux enfants presque nus. Le troisième, le plus jeune, dort dans le cimetière de Neuilly ; heureux petit ange ! ravi à l'affection — et aux mâchoires — de sa triste race.

♦♦

Les torches de l'Hyménée viennent de s'éteindre ou vont s'allumer dans plusieurs familles des Souverains de l'Europe. L'Allemagne occidentale a été en fête pour le mariage du prince héritier de Suède avec la princesse Victoria de Bade. Mademoiselle Alice Grévy vient d'épouser très-paisiblement M. Wilson. La reine Isabelle est à Madrid pour arranger le mariage de ses deux filles.

Celle de toutes ces unions qui nous touche de plus près, ne saurait fournir d'aliment intéressant à une chronique mondaine, la mariée n'ayant de prétentions ni à la beauté, ni à la jeunesse, ni à l'élégance. On la dit très-bonne ; cela vaut mieux. Bienheureux les ménages qui n'ont pas d'histoires !

Il y a peu de semaines, un aristocratique convoi funèbre traversait les rues d'une petite ville de l'Ouest. Une couronne ducale ornait le cercueil du pauvre eune homme qui allait dormir à côté de son frère tué à Patay. Et d'une fenêtre d'auberge, une jeune veuve, qui fut la plus élégante et la plus belle de nos duchesses, regardait passer, comme une étrangère que les chants lugubres auraient réveillée, ce cadavre, dont une main, juste peut-être, mais impitoyable jusqu'en face de la mort, ne lui avait pas permis d'approcher. Pauvre famille ! pauvres enfants ! pauvre femme qui aurait connu le bonheur, peut-être, si elle avait été laide.

Presque en même temps, un prince rougissait de son sang et de celui de son adversaire le gazon d'un parc célèbre — il y a trois-quarts de siècle — par la splendeur de ses roses et par la beauté de l'impériale châtelaine, plus éblouissante encore que ses fleurs. Une plume odieuse — celle d'une femme, hélas ! — avait réveillé les échos déjà assoupis que souleva naguère l'union d'un grand nom et d'une trop fameuse fortune, chiffrant ses millions par le même nombre qui marquait ses années de la jeune princesse.

Mais il est certaines taches que la sanglante lessive n'a pu enlever et la pauvre épouse, jolie, spirituelle, regrette, j'en jurerais, de n'être pas la plus inconnue des bergères de ses domaines...

Et là-bas, de l'autre côté de l'Océan, une femme dévouée et courageuse pleure sur la tombe fraîchement recouverte de son mari assassiné. Le foyer de l'artisan Garfield serait encore un doux et tranquille séjour de bonheur ; le Président des États-Unis d'Amérique vient de terminer sa cruelle agonie de deux mois.

♦♦

Mais qu'est-ce que tout cela à côté des souvenirs que ramène avec lui l'anniversaire du 16 octobre !

Pour les hommes, certaines dates tendent à devenir avant tout des dates politiques. O femmes ! ne permettons pas que cette profanation ait lieu ! Que nul ne puisse nous empêcher de pleurer avec les augustes martyrs, qui ont montré ce que les yeux des souveraines peuvent contenir de larmes. Qu'importe la couleur du manteau qui couvrait, au jour de leur beauté ou de leur puissance, les épaules de ces illustres désolées ! Notre gloire, à nous femmes, est de compatir à la douleur quel que soit le cœur qui saigne de panser les blessures quel que soit l'uniforme qu'elles ont troué.

Pauvre Marie-Antoinette ! elle a possédé tout ce qu'une femme peut avoir ; elle a souffert tout ce qu'une femme peut souffrir. Aussi, dans la chapelle de la rue d'Anjou, bien des yeux étaient humides l'autre jour, malgré quatre-vingt-huit ans écoulés. Et, sur plus d'un trône comme aussi dans plus d'un lieu d'exil, des têtes couronnées, des fronts où le diadème ne brille plus, se sont inclinés ce jour-là devant Celui qui élève les trônes et qui les abaisse. Hélas ! à certaines de ces mères qui ont enfanté dans les palais, il envoya des douleurs telles qu'elles ont pu, en songeant au sceptre qu'elles avaient perdu, s'écrier : Qu'est-ce que cela ?

Quel drame épouvantablement complet que l'histoire de Marie-Antoinette depuis le jour où elle commence à régner, dans sa beauté radieuse, sur un peuple amoureux de sa personne, jusqu'à cette matinée glaciale où, marchant sur le pied de Salsion, elle lui dit doucement, avec sa politesse de grande dame : « Je vous demande pardon, monsieur ! »

La voyez-vous, cette femme en jupon de laine noire, en casaque de lin blanc, en bonnet de mousseline, tournant une dernière fois vers les Tuileries, qu'elle a étonnées de son élégance ; ses yeux qui ne contiennent plus une seule larme ; et courbant, pour mourir, sa tête dont les cheveux ont blanchi ? Apparition sublime, image désespérante et grandiose qui a arraché à mon ami Imbert de Saint-Amand ces paroles qui terminent la préface de son beau livre :

« S'il était permis de comparer une création à Dieu, » ne pourrait-on pas s'écrier en face de l'échafaud de Marie-Antoinette : *Ecce mulier*, voilà la femme ! »

CONSTANCE.

P. S. — La Chronique du 15 octobre contenait quelques fautes d'impression contre lesquelles je demande à protester. On m'a fait dire, par exemple : *consultez* au lieu de *connûtes*, *argile vibrante* au lieu de *argile vivante*. Je tâcherai d'écrire plus lisiblement une autre fois.

C.



## LA VEILLE DES FIANÇAILLES

Dans les montagnes de l'Auvergne, à quelques lieues de Clermont, au pied du Puy-de-Dôme, du côté du couchant, se trouve une vallée, encaissée entre deux rangées de pics recouverts de pierres calcinées.

Le ruisseau qui parcourt cette vallée, et qui, dans le principe, coulait sur la lave sans cesse vomie par le volcan, a, depuis que le volcan s'est éteint, peu à peu fécondé ses rives en y déposant des lits de sable que l'action du soleil a rendus fertiles. Des touffes d'herbe ont paru isolément sur ces couches superposées; puis de mois en mois, d'année en année, ces touffes d'herbe se multipliant, ont formé des gazons: sur ces gazons les ouragans ont apporté de loin quelques graines; les oiseaux, aux dépens de leur becquée, en ont semé quelques autres; des arbres ont poussé, et aujourd'hui cette vallée est verdoyante.

Du moment qu'on s'y engage, l'on cherche à découvrir une habitation, tant ce site repose le corps après les ascensions qu'on a faites pour y arriver, tant cette verdure réjouit l'esprit quelque peu assombri par l'aridité sauvage que l'on a traversée. Il semble à tout étranger, ou à tout visiteur, qu'une demeure placée là donnerait ce repos après lequel il court en vain dans le voisinage des villes. Au reste, ce désir d'y trouver un gîte est bientôt satisfait; car après avoir dépassé le premier tournant de la vallée, on rencontre un pont de pierre. Sur ce pont, sablé pour qu'il soit moins glissant, des traces de roues et de pieds de chevaux attirent l'attention; après les avoir examinées on regarde autour de soi, et dans une éclaircie, se montre un manoir dont les quatre tourelles, bâties en laves, tranchent d'une façon lugubre sur le reste de cette demeure blanchie à la chaux.

Cette propriété appartient à la famille de Sonnade, composée, il y a quelques années, du marquis, de sa fille et d'une vieille sœur du gentilhomme, qui, sous le nom de sœur Angèle, remplaçait près d'Amélie la mère qu'elle avait perdue, soignait les pauvres gens malades et faisait des conserves de toutes sortes qui n'étaient point à dédaigner.

C'était un homme d'une simplicité prodigieuse que M. de Sonnade; tout lui paraissait surprenant, même son titre, quoiqu'il le signât tous les jours et qu'il l'entendit prononcer à chaque instant... Ce titre était dans sa plume, dans son ouïe, mais non dans sa pensée. Tout l'étonnait, même les habitués de sa maison, même ses domestiques, même son chien de garde qui pourtant jappait au loup toutes les nuits.... il était toujours en lui-même sans réfléchir, regardait tout sans rien examiner. Il avait voyagé sans voir et vécu sans apprendre. Deux points seuls, sur ce globe existaient pour lui: la ville d'Allemagne où il avait passé le temps de l'émigration, et son château où il passait le reste de sa vie.

En Allemagne, il avait vu la famille qui l'avait accueilli; pas autre chose. Mais il avait gardé pour cette famille une reconnaissance si profonde, qu'il n'était jamais plus de deux années sans la visiter. Par où passait-il pour se rendre en Allemagne? Nul ne l'a jamais su; il ne le savait peut-être pas lui-même. Il est à croire qu'il suivait instinctivement la même route qu'il avait suivie pour émigrer, quand il avait tout intérêt à éviter Paris, car rien ne laissait présumer qu'il connût cette ville: bien au contraire, si quelqu'un lui parlait de la capitale, il disait:

« Ah! tu connais Paris? »

Il tutoyait tout le monde, excepté sa sœur.

— J'en arrive.

— Tu en arrives! On en revient donc?

Sapristi!

A l'un de ses voyages, il ramena avec lui un jeune homme de vingt-cinq ans à peu près. Ce jeune homme qu'il présenta à Sonnade sous le nom de Frantz Müller, avait de la distinction dans ses manières, de l'élégance dans sa taille élevée, de l'intelligence dans ses yeux bruns. Ses traits, sans être remarquables par leur beauté, possédaient néanmoins cette séduction que donnent à un noble visage, la jeunesse et la santé, la conscience de sa force et sa foi en l'avenir. La voix de Frantz et son regard étaient particulièrement d'une douceur infinie.

Son arrivée dérangerait bien un peu la vieille fille qui, pendant quelques jours, laissa percer du mécontentement à travers le *comme il faut* établi en traits de marbre dans l'austérité de ses rides; car il lui fallut remplacer sa robe de laine par une robe de soie; son châle angora, tricoté par elle-même, par un châle de marchand, et mettre autour de son bonnet, garni d'une vieille dentelle qui, à Paris, eût fait des envieuses, un ruban où se voyaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Mais une gaieté inusitée chez Amélie, et quelques mots échangés avec son frère la rassérénèrent bientôt et lui inspirèrent pour l'étranger, au lieu de l'antipathie qui commençait à poindre, une sorte de reconnaissance.

Ce nouveau sentiment incrusté chez la bonne demoiselle, Frantz Müller devint l'enfant gâté de la maison. On tira tous les jours pour lui d'un vieux placard des confitures de coings réservées pour les dimanches, et l'on servit, les dimanches, des conserves d'abricots invariablement destinées à la semaine sainte, alors que le jeûne exténue, que la chair est interdite et que les œufs sont prohibés. Chaque soir, un chandelier d'argent, orné d'une bougie de cire pure, jaunie par les années, dominait, sur un antique dressoir de la table à manger, les bougeoirs en cuivre garnis de chandelles préparés pour la famille.

A la vue des desserts, dont il prenait sa part, sa large



part, le marquis ne dit rien, mais en remarquant, bien par hasard, la bougie et le flambeau d'argent, ses yeux s'arrondirent d'étonnement, et il jeta un sapristi! dont la plaintive intonation fit sourire malgré eux les gens de service. Mais à la cuisine on ne rit pas longtemps; la vieille fille avait sonné pour demander le thé.

C'était la première fois que pareille demande était faite, les maîtres étant valides; et cette innovation amena à la cuisine les réflexions suivantes :

« La demoiselle tombe en enfance, » dit Janton.

Janton avait pour attributions, chez le gentilhomme, de panser le cheval, de conduire les dames à la messe, de faire le moins de jardin possible et de se dire malade chaque fois qu'il devait aller battre à la grange. Il ne faut pas conclure, de ce que nous venons de dire, que le montagnard n'était bon à rien; il avait des qualités ou des défauts qu'appréciait parfois la demoiselle : Janton était le braconnier, de pêche ou de chasse, le plus déterminé de la montagne. Il allait à l'eau comme une loutre et affûtait si bien que tous les lièvres du pays devaient, un jour ou l'autre, passer par sa gibecière. Cette faculté d'approvisionner le château, sans qu'il en coûtât autre chose que quelques coups de poudre et de plomb au gentilhomme, avait fait de Janton, chez M. de Sonnade, un être bien important; aussi le valet y avait-il son franc parler, et la réflexion touchant la vieille fille, bien que faite tout haut, n'étonna pas les deux servantes, mais toutes deux furent offusquées par le mot enfance qu'il avait prononcé. Ce mot, dit à propos d'un vieillard, est toujours alarmant.

« Vous n'avez guère de cœur, répliqua sèchement la Riéton.

— Guère de cœur; et pourquoi? repartit alors le valet, peu habitué à être réprimandé à la cuisine.

— Taisez-vous donc! interrompit la jeune fille; vous devriez être honteux de ce que vous avez dit.

— Je n'ai pas manqué de respect envers mes maîtres, fit Janton un peu interloqué, j'ai dit que la demoiselle tombait en enfance, parce que notre maître a bon appétit; la jeune demoiselle a chanté tout le jour, et M. Frantz n'est pas malade, que je le sache....

— Eh bien?

— Il n'est donc pas besoin de vulnérable.

— Mais c'est du thé qu'on demande, innocent, et non du vulnérable, interrompit de nouveau la jeune servante.

— Du vulnérable ou du thé, murmura Janton, c'est toujours de la tisane, puisque ça se met dans l'eau quand elle bouillonne.

— La demoiselle sait ce qu'elle fait, répliqua sentencieusement la jeune fille.

— La Marianne ne dit rien, dit Janton finement, mais elle pense comme moi. »

Marianne qui, à son titre de cuisinière, joignait le titre de confidente de la vieille demoiselle — ne répondit pas.

Le thé fut servi.

En voyant le plateau, le marquis gonfla ses joues et souffla un sapristi, pour lui seul; puis il regarda sa fille, examina sa sœur et observa Frantz.

L'Allemand prit la tasse que lui tendait la vieille fille, et la présentant au gentilhomme :

« Soyez servi, monsieur! lui dit-il.

— Et toi?

— Moi, après-vous, monsieur — repartit Müller — ou plutôt après mademoiselle Amélie; je ne suis plus un étranger à Sonnade. »

Amélie remercia Frantz de ses doux yeux; et le marquis lui demanda.

« Dis-moi donc, sapristi! ce que cela signifie, je ne le comprends pas? »

— Parce que, étranger, je compterais les jours, et qu'étant de la maison je les laisse passer sans les compter.

— Tu as raison, sapristi! interrompit le gentilhomme ne compte pas. »

La vieille fille considéra sérieusement et longtemps son frère : elle ne l'avait jamais vu tant parler; et Frantz compta si peu le temps que deux mois s'écoulèrent sans qu'il eût une seule fois songé à retourner en Allemagne.

L'été arrivait.

Cette saison est belle dans les montagnes, le soir surtout, quand les pics ont de l'azur sur leurs crêtes, quand le couchant a de l'or sur son horizon. Alors les plantes se raffermissent, les fleurs se redressent sur leurs tiges pendant que la rosée, cette étoile de fleurs, fait renaître dans leurs pétales de suaves essences....

Le marquis, Frantz et Amélie étaient dans la vallée, c'était aussi le soir.....

Assis sur le bord du ruisseau, qui baignait en murmurant les myosotis qu'ils avaient à leurs pieds, ils causaient ou devisaient, — c'est devisaient qu'il faut dire, — avec cette douce intimité que donne l'habitude de se voir chaque jour.

L'Allemand, habitué à voir autour de sa ville natale des plaines uniformes remplies de brumes et de monotonie, admirait le Puy-de-Dôme, ce géant bronzé par le temps, montrant au loin sa tête chauve et déchirée par la foudre...

Un beau coucher de soleil, c'était le sourire du Seigneur : Amélie avait l'âme radieuse. Frantz admirait la création, donc il aimait le Créateur; donc il était intelligent et religieux; donc il était croyant; car il faut être tout cela pour comprendre et aimer Dieu dans son œuvre.

Cette vérité était révélée pour elle seule par la pieuse contemplation du jeune homme, Amélie en bénit le ciel, le soleil, l'horizon, la vallée de Sonnade et les monts qui l'environnent. Dans sa pensée reconnaissante, son pays se dota de beautés nouvelles.

« Ce coin du monde est merveilleux, n'est-ce pas? dit-elle d'une voix vibrante de jeunesse et d'exaltations.

— Oui, répondit en sursaut l'étranger, rien ne lui manque; il a même l'amour de ceux qui l'habitent.

— Le montagnard est ainsi fait, répliqua-t-elle en souriant; il chérit ses montagnes; elles ont eu son premier sourire, à elles sa dernière pensée... pour ne pas les quitter, il refuse d'être riche, il néglige d'apprendre.

— Cependant, interrompit le jeune homme, j'ai rencontré souvent dans mes voyages des gens de vos pays qui ne dédaignent pas la fortune.

— Ceux-là, dit Amélie, sont les habitants des régions inférieures qui ont vue sur la plaine ou la partie remuante de nos localités : hommes habitués dès leur enfance à ne rester nulle part, parce que les profes-



sions qu'ils exercent les poussent un peu partout. Mais ceux-là mêmes, à un moment donné, reviennent à leur sol ! Le montagnard pour nous, le vrai fils de la montagne enfin, est l'homme qui adhère, par son travail, à la terre natale ; celui qui, tout enfant, mène paître les troupeaux ; qui, grandi, trace un sillon sur le versant des collines ; qui, vieux, assis devant la porte de sa chaumière, regarde tristement le coucher du soleil. Pensez-vous que ce vieillard songe à la mort ? Non. Au froid qu'a enduré, dans une rude journée, le pâtre, son petit-fils ? Non encore. A son jardin qui manque d'étendue, à son champ qui est trop étroit, à son pré qui est trop humide ? L'aïeul fait un rêve, bien qu'il soit éveillé : il voit le petit-fils qu'il a sous les drapeaux étreint par la nostalgie, amaigri, pâle, errant dans une ville de garnison... Lui aussi a été soldat, lui aussi a souffert, cruellement souffert du mal du pays ; souvent le soir, à la tombée de la nuit, s'il voyait à l'horizon des montagnes bleues, il s'apprêtait à fuir, mais le son du tambour l'arrêtait. A ces roulements, l'instinct guerrier, le sang d'Auvergne s'éveillait. Il oubliait son clocher, pensait à son drapeau, et, regagnait sa caserne.

— Oh ! dit Frantz avec enthousiasme en songeant à la route qui est au bout de cette avenue, je sens aussi la nostalgie m'étreindre. Heureux ceux qui peuvent passer la vie dans ces contrées !

— Pourquoi songer tristement à cette route ? répliqua la jeune fille ; vous l'avez suivie pour venir.

— Oui — répéta inconsciemment le marquis — pourquoi songer à cette route ?

— Mais je dois la suivre pour m'en aller.

— Et moi aussi, sapsist ! je l'ai suivie ! — et le vieux gentilhomme, pour la première fois, songea au passé lointain.

— Vous voulez partir ? interrompit Amélie avec un effroi qu'elle ne chercha même pas à dissimuler.

— Il faut bien, repartit le jeune homme, à moins que vous n'en décidiez autrement. »

Elle frissonna et rougit.

Pourquoi frissonna-t-elle ? La journée avait été brûlante et la soirée était tiède.

Pourquoi cette rougeur ?

Son instinct de jeune fille lui faisait pressentir qu'elle allait entendre des mots nouveaux pour elle.

A dix-huit ans, Amélie était restée l'enfant de la montagne, rêveuse comme une montagnarde, c'est-à-dire s'entretenant toujours plutôt avec des esprits qu'avec les probabilités du lendemain ; n'ayant jamais songé qu'un jour elle sortirait de Sonnade ou qu'elle y attirerait quelqu'un ; de plus, ayant conservé cette puérilité chaste que conservent seuls les enfants élevés par de vieilles gens.

L'œil étonné des pâtres, quand elle passait près d'eux, les regards unanimes qui se fixaient sur elle lorsqu'elle entraînait dans l'église, lui avaient-ils donné l'idée qu'elle pouvait être belle : qui le sait ? Mais jamais personne ne le lui avait dit, car jamais un compliment ne lui avait été adressé, et son cœur, jusqu'alors exclusivement livré aux affections de la famille, non-seulement n'avait pas parlé, mais n'avait pas même tressailli. Aussi fut-elle effrayée de le sentir serré à la pensée que Frantz pouvait partir.

Lorsque son père quittait Sonnade pour ses voyages, Amélie était triste ; au retour du gentilhomme elle était joyeuse, mais sa tristesse ou sa joie ne donnait pas une pulsation de plus à ses artères, et l'idée seule que Frantz un jour pourrait la quitter faisait bouillonner son sang.

JEAN-JACQUES DES MARTELS.

(La suite au prochain Numéro.)

## LOGOGRIPHE

Je suis la femme essentielle,  
Qui de mon sexe est le modèle :  
Autour de moi, sans prodigalité,  
J'entretiens l'abondance et la sécurité  
Je vous rends la maison agréable :  
Grâce à mes soins, époux, valets, enfants,  
Ne manquent pas de doubles vêtements.  
— Mais si vous m'ôtez mes entrailles,  
Il vaudrait mieux pour vous faire mes funérailles :  
Je mets alors l'enfer dans la maison,  
On me craint comme le poison ;  
Par ma méchante humeur et mes criaileries  
Je mérite le nom d'une des trois furies.

Les Patrons suivants seront donnés en Novembre :

Le 5 Novembre. — Corsage et pèlerine capotés. — Paletot de petite fille. — Confection.

Le 12 Novembre. — Patron découpé : Manteau de pluie.

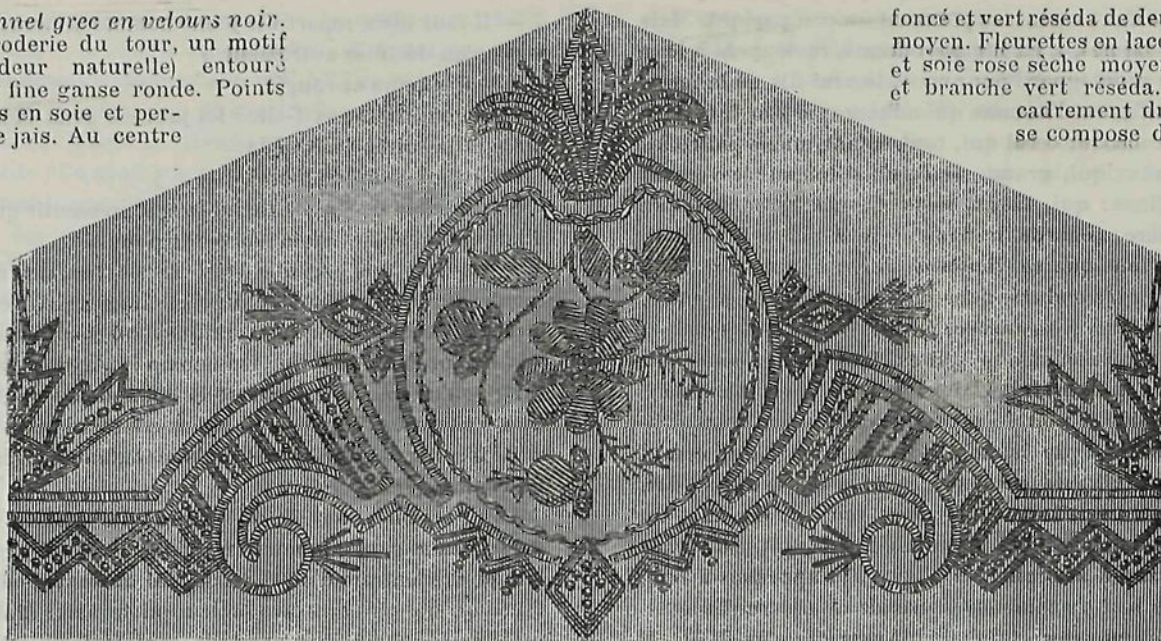
Le 19 Novembre. — Corsage et tunique. — Robe de petite fille. — Corsage.

Le 26 Novembre. — Patron découpé : Jupe pour costume court.



*Bonnet grec en velours noir.*  
— Broderie du tour, un motif (grandeur naturelle) entouré d'une fine ganse ronde. Points lancés en soie et perles de jais. Au centre

foncé et vert réséda de deux tons moyen. Fleurettes en lacet mais et soie rose sèche moyen, tige et branche vert réséda. L'encadrement du tapis se compose de trois

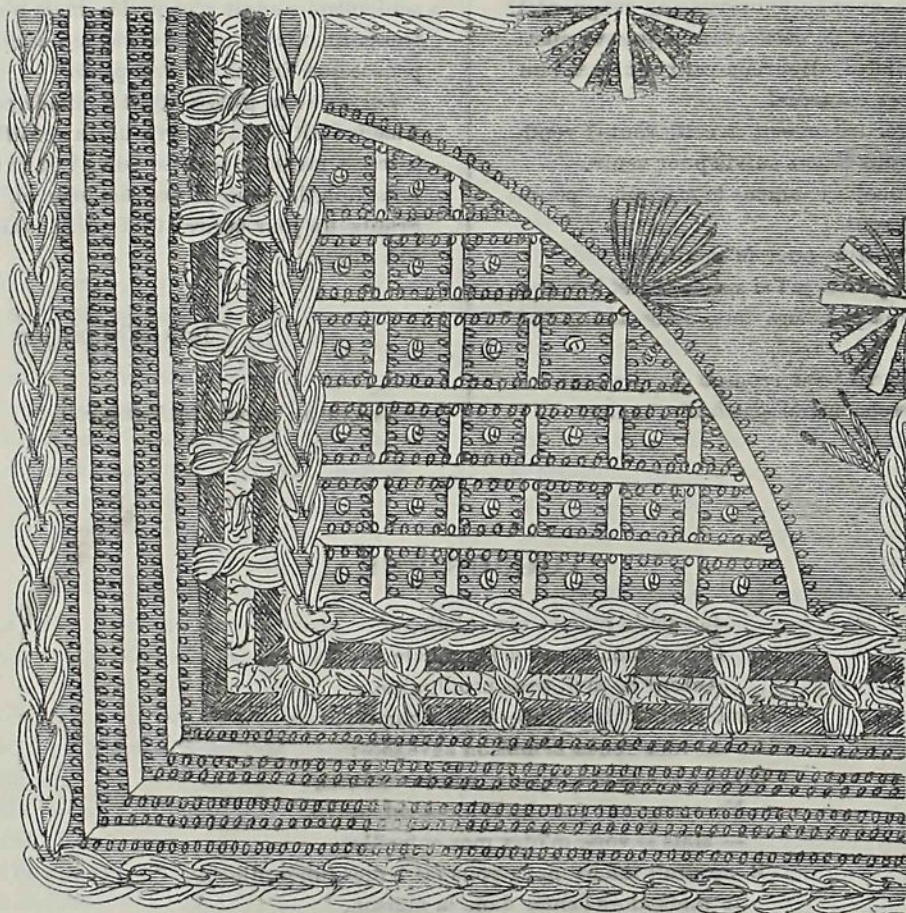


Bonnet grec en velours noir, brodé au passé et de perles en jais. — Modèle de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

du médaillon, branche de marguerite au passé avec perles en jais. Ce dessin peut servir pour tapis, tétière, et se broder au point de feston.

*Rond du bonnet grec* (quart) grandeur naturelle, page intérieure, 162.

*Tapis pour lampe, vase, en peluche loutre.* — Les angles sont coupés par un quadrillé en petit lacet de soie mais à bouclettes; dans l'intérieur, point noué en soie rose sèche ton moyen. Dessus, coquille en points lancés rose sèche



rangs de lacet posés entre deux agréments au crochet faits en laine bronze de deux tons. Ces agréments se font en laine mohair et d'un travail très lâche. On fait un tour de mailles en l'air très lâches, et un tour de brides doubles; dans le premier tour on passe un ruban rococo ombré feu, et ce même ruban bleu pâle dans le rang de brides, en passant alternativement dessus et dessous les mailles. On coud ce travail au bord et sur le tapis et au-dessus des trois rangs de lacet.

C. L.

Tapis pour lampe et vase, en peluche loutre, de mademoiselle Lecker.

A ce Numéro sont jointes la gravure coloriée 4335, et une Planche supplémentaire de travaux contenant :

Serviette à marrons en toile écrue, avec broderie Richelieu. — Panier à bois avec panneaux brodés. — Bande sur peluche appliquées en satin. — Couvre-assiette de dessert, bordure en broderie Richelieu. — Bande et entre-deux application de jaconas sur tulle grec moyen. — Motif pour nappe d'autel. — Chiffres pour mouchoir et drap.